



CLASSIQUES
GARNIER

AULOTTE (Robert), « Roger Trinquet, in memoriam », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série VII*, n° 5 - 6, 1986 (Juillet – Décembre), p. 7-8

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-11840-4.p.0009](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-11840-4.p.0009)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1986. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

ROGER TRINQUET

IN MEMORIAM

« Quant à la mort, elle est inévitable. » Nous le savons, Montaigne, si préoccupé du « mourir », nous le redit : pour nous inviter à « jouer deuement nostre rolle », à « sçavoyr jouyr loiallement de nostre estre » ; pour nous apprendre, comme le conseillera Rainer Maria Rilke, à vouloir « vivre de notre mort ».

Et pourtant, avant même que chacun de nous ait à « l'affronter », cette mort, nous la ressentons cruellement, quand elle frappe quelqu'un que nous avons connu, apprécié, admiré, comme naguère Pierre Michel ; comme, en ce 22 juin 1986, Roger Trinquet, qui s'en est allé avec la même discrétion, élégante et réglée, dont il témoigna toujours durant sa vie.

Avec Roger Trinquet, la Société des Amis de Montaigne dont il fut vice-président perd l'un de ses plus anciens membres, l'un de ses plus fidèles collaborateurs, l'un de ses meilleurs esprits, et des plus savants.

Savant, Roger Trinquet l'était en profondeur : en témoignent assez la trentaine d'articles écrits pour le *B.S.A.M.* et sa thèse magistrale : *La Jeunesse de Montaigne. Ses origines familiales, son enfance et ses études*, publiée chez Nizet, en 1972. L'approche historique et biographique n'a pas toujours bonne presse dans notre domaine littéraire où les tenants de méthodes dites nouvelles (et qui, parfois, le sont vraiment, pour notre profit) s'en prennent volontiers à ce qu'ils appellent la critique beuviennne, jugée stérile, dépourvue de toute valeur explicative, sans prise réelle sur le texte. N'entrons pas en débat. Posons cette seule question : quel montaigniste sérieux ne regrette pas de n'avoir à sa disposition, de la plume alerte de Roger Trinquet, que la seule jeunesse de l'auteur des *Essais* ? Une biographie complète en français (car nous avons, en anglais, le remarquable travail de Donald Frame) eût avantageusement remplacé celles qu'avaient — non sans mérites, d'ailleurs — écrites et Jean Plattard et Fortunat Strowski. Surtout si elle avait été mise au point avec la probité intellectuelle de Roger Trinquet, esprit prudent, qui, sans jamais rien rejeter *a priori*, même les hypothèses apparemment risquées, soumettait tout à la critique la plus ouverte et la plus serrée à la fois : pour exposer ensuite, avec autant de ferme rigueur dans la pensée que d'éclairante simplicité dans l'expression, les riches résultats de ses inlassables recherches.

A l'image de Montaigne, Roger Trinquet répugnait à tout dogmatisme. Rien de tranchant chez lui ; mais, une fois tout pesé, tout sondé, l'essai loyal de présenter ses opinions. Des opinions derrière lesquelles nous sentions des convictions, que jamais il n'eût voulu imposer à ses lecteurs, à ses auditeurs : parce qu'il les respectait trop pour vouloir les contraindre, les conduire « à sa poste ». D'admirables et permanentes qualités éclatent dans tous ses travaux. Il n'est (pour ne pas

parler ici de sa thèse qu'après tant d'autres vient de louer encore — et fort justement — Roger Stéphane) qu'à relire deux articles de lui publiés dans le *B.S.A.M.* : « Montaigne et Scaliger, ou deux conceptions de l'humanisme » (1952) et « La Boétie ou le duc de Guise ? Une identification controversée » (1976). Bien que ces deux textes soient, dans le temps, séparés de quelque vingt-cinq ans, s'y retrouvent, sous la constante vivacité d'un style souple, la même attention scrupuleuse aux données d'un problème, la même compréhension dans la reprise des éléments d'une question déjà abordée par d'autres, la même volonté d'interroger ces éléments d'une manière personnelle, sans le moindre mépris pour les idées de ses « ancesseurs ».

Le savant était connu par ses publications. L'homme, lui, restait plus secret. Le signataire de ces lignes avait eu l'honneur d'être au C.N.R.S. le parrain du chercheur Roger Trinquet : il ne l'a pourtant rencontré qu'en de trop rares occasions. Suffisantes, toutefois, pour qu'apparussent les vertus de cet homme de la plus riche « estoffe » : sa noblesse d'âme, son désir de donner aux autres autant que les circonstances le lui permettaient. Car la vie n'avait pas épargné ce collègue d'esprit vigoureux, mais de santé fragile. Il avait eu la douleur de connaître, voici quelques années, la plus désastreuse des épreuves, la disparition de son épouse, professeur de musique, avec laquelle il communiait dans l'amour de la musique classique et de celle du début de notre siècle. Sur cette passion pour la musique, Roger Trinquet a laissé quelques écrits intimes que ses enfants — légitimement — ne désirent pas « mettre au jour », pas plus que diverses études commencées par leur père et que, dans sa continuelle exigence envers lui-même, il ne trouvait pas encore dignes d'être publiées. Cette partie de lui que Roger Trinquet n'eût peut-être pas voulu nous léguer, nous la regretterons, mais avec ce qu'il nous a donné, avec l'exemple qu'il nous laisse, il reste présent parmi nous, paré de cette « preudhomie » qui l'apparente à l'auteur des *Essais*, qu'il a si bien servi.

Robert Aulotte